

CORPUS CHRISTI

Au bout de l'esprit le corps, mais au bout du corps, l'esprit.

Paul Valery

Comme des hamsters trop nourris qui dépensent leur trop plein d'énergie en tourbillonnant sans cesse sur leur roue, tout comme Sysiphe n'arrêtait pas de rouler son rocher vers le sommet de sa colline, les Gay Athlètes, garde prétorienne d'une masculinité bien mal en point, s'essoufflent, pompent et transpirent, sans jamais perdre le sourire. Par la fréquentation assidue des salles d'entraînement, l'absorption régulière et massive de vitamines et de nourritures soigneusement choisies, il s'agit de faire gonfler ses triceps, développer ses pectoralis majors, et d'affermir ses rectus femoris. Bref de développer son corps enfin libéré, apparemment. La tenue de sport, complète de la casquette aux baskets de marque, a remplacé le jeans, la chemisette à carreaux et les boots. Sans oublier, bien sur, le sac qui se jette sur l'épaule et qui contient bouteille d'eau minérale, lotion de bronzage et téléphone portable. Mais que cherchent-ils exactement ? Que la quantité puisse faire différence ? Et envers quoi ?

J'en parle car il s'agit d'une tendance (cela n'affecte pas tous les homos) vigoureuse et marquée (elle affecte beaucoup d'homos). Comme si, devenus une catégorie honorée d'un discours sociologique respectable¹, ils leur fallait maintenant acquérir une icône distincte, comme celles sur lesquelles on clique avec une souris sur un écran d'ordinateur. Tirez la bobinette et la chevillette cherra, et l'intendance suivra.

Bien sur, le corps, dans nos sociétés, est omniprésent, lieu central obligé de tous les discours (et images), lieu central de mille attentions, bien au-delà de ce qui est nécessaire à sa survie, bien au delà d'une vanité baroque. Il est tout ce qui reste, puisque Dieu est mort. Il a d'ailleurs remplacé l'âme comme objet principal de culte et de salut, l'âme étant partie se cacher. Dans le temps, Il fallait l'avoir belle et propre, de nos jours, il faut l'avoir sain, beau, athlétique et performant. Les stéroïdes et les haltères ont remplacé l'encens et les burettes, et les rubriques soins et beautés des journaux tiennent lieu de textes liturgiques. Apanage du cadre battant et dynamique il y a vingt ans, le corps athlétique masculin est aujourd'hui un droit pour tous, dans une démocratie où toute différence serait abolie. Il ne s'agit plus de changer la ou de société, mais de changer le corps, de corps si possible. Cet impératif du bien être par le corps est incontournable: son vieillissement doit être retardé, ses faiblesses cachées, sa séduction accrue. Il doit sentir bon, car sentir mauvais c'est sentir la mort. Nous voulons l'admirer et être séduit par lui, car il est devenu le bien suprême.

Le corps, ou plutôt son idée, puisqu'il est un fait de culture, se porte. Comme un vêtement, de prestige. C'est là l'effet 'glamour'. Les muscles, leur grosseur, leur ciselage, en sont les rubans d'apparat et témoignent de la richesse (ou de la pauvreté) de celui qui les porte. De simple vaisseau de la chair et de l'esprit, d'une vie à l'autre, et qu'il fallait maîtriser car on s'en défiait beaucoup, le corps se libère, s'affiche et devient exposant, signe, qui nous aveugle, auquel nous devenons asservi, car son entretien requiert toute notre vigilance. Il n'est plus en dialectique avec l'esprit, il nous possède et devient seul maître, seul but de son propre discours, sa propre finalité. Le corps pour le corps, par le corps, dans le corps. Un Corps pur, flottant au-dessus de nos consciences, détaché de toute réalité. Comme dans une psychose.

D'où son aspect hallucinant, hyperréaliste, car si près qu'il soit de notre perception et de nos sens, il nous échappe sans cesse. A vouloir tant se montrer en un exhibitionnisme forcené (mais comme il n'y a pas d'exhibitionniste sans voyeur, qui sont donc les voyeurs ?), nous serions amené à suspecter une imposture, un leurre, un simulacre. Corps vides, sans chair et sans désir. Essayez d'ailleurs de vous perdre et de rêver dans l'irrégularité, l'aspérité de ces corps: un grain de beauté, une môle, la ligne d'un bras qui se terminerait sur une cicatrice, une égratignure. Impossible. Parfaits, trop parfaits, ils sont une abstraction. L'oeil glisse et dérape. Le désir n'arrive pas à s'accrocher, pas d'altérité, pas de différence. D'ailleurs, le corps ne se désire plus. Il est devenu la récompense (si vous êtes socialiste) ou le profit (si vous êtes capitaliste) d'un devoir social bien rempli.

Notons qu'au moment où le corps masculin tend à s'épaissir et se durcir, le corps féminin lui, tend à s'amincir, si cela est encore possible. En témoigne le phénomène des mannequins à la taille d'elfes, et du grand intérêt dont jouit aujourd'hui le discours sur l'anorexie. Comme en un geste complémentaire et solidaire. Comme si, l'espace où ils évoluent étant limité, l'un devait perdre du volume pour que l'autre puisse en gagner et vice versa. Lequel est le miroir du malaise de l'autre ?

Parmi les tribus occidentales, le corps (et tout ce qui vient en contact avec lui) est l'équivalent du moi². Ceci explique que mettre ses caleçons à sécher à la fenêtre ne se fait pas. Ceci explique la surprise qui se manifeste lorsqu'on découvre qu'une personne laide a de l'esprit. Parallèlement, montrer son corps est équivalent à montrer son moi, dans toute son étendue, visible par tous pour inspection soigneuse (si vous êtes parano) ou simple appréciation (si vous êtes névrotique). Le corps comme confession et confessionnal. Nul besoin d'un Big Brother et de ses caméras, alors que le corps lui même peut tout avouer, bien mieux qu'une carte d'identité, bien mieux que nous le pourrions nous-mêmes.

Incantation magique, rien de malséant ne saurait arriver à un corps sain, lisse et parfait, comme d'attirer la colère des dieux ou celle de leurs avatars modernes, les

microbes et virus. Comme les Grecques de l'époque d'Homère, nous payons et prions pour nous protéger des accidents, pour forclure le future. Le corps n'est plus contingence à dépasser, mais un ustensile à gérer et dans lequel investir. Comme une action cotée en bourse, comme un capital. Qui ne nous appartient pas, car qui peut se vanter d'avoir un corps qui lui soit propre, à part Christ, seul humain à qui il a été donné de mourir ET de ressusciter ?

Le corps athlétique ne porte plus les vêtements, ce sont les vêtements qui le porte. Ils le traduisent au lieu de le décorer, en soulignent le travail de remodelage sans fin dont il est le souci. Ceci a changé l'image du T-shirt. Auparavant il se portait large, flottant au vent, à peine repassé, enfilé à la va-vite, comme pour indiquer une certaine nonchalance, un état de loisir, de vacances. Maintenant il moule et serre au plus près le tronc, comme un maillot de sport, un vêtement pratique, et indique donc un travail, un effort. Comme une tunique, comme une armure, comme une carapace. Afin d'empêcher tous ces petits morceaux dont nous sommes faits de s'envoler. Dilemme: si la carapace est trop épaisse, nous étouffons. Si elle est trop fine, elle fuit et ne convient pas. Est tu d'accord, Petit Homme ? En même temps, le cheveu s'est raccourci. De la longueur rebelle, androgyne et mal peignée des hippies, il est passé au ras dégradé des militaires, reluisant de gomina. Du désordre à l'ordre. Rappelons que si pendant toute l'avant guerre le cheveu s'est porté court, c'était surtout pour dissuader les poux de s'y installer. D'ou l'idée de propreté associée à un cheveu court. Quels poux se seraient donc logés dans les cheveux de nos Gays Athlètes et dont il leur faudrait se débarrasser ?

Héritage gréco-romain. *Mens sana in corpore sano*³. Les statues de Praxiteles ou de Polyclitus, par exemple, représentent une possibilité, une éthique, pas un impératif. C'est de l'ordre du nous aimerions, du peut être, et non du il faut à tout prix. Pas la peine de nous rendre hystériques a ce propos. Bien plus, il s'agit de sortir des religions fondées sur les divinités maternelles. au milieu desquelles la Grèce ancienne se trouve enfermée⁴, tout comme l'Egypte Ancienne avait tenté de le faire auparavant, mais avec un moindre succès.

Il ne s'agirait pas d'un jeu, qui s'appuierait sur un fantasme, comme celui représenté par l'imagerie de Tom of Finland, qui met en scène ces personnages aux mensurations impossibles, donc extraordinaires, au sens étymologique, à la manière des satyres de l'art Grecque. Ni d'une parodie surréaliste de la vanité du corps masculin. Le jeu, comme la parodie, se jouent avec des accessoires, des masques par exemples, et que l'on range au placard une fois la pièce terminée. On fume ensuite une cigarette et on passe au reste. Cette tunique de muscles, cependant, comme celle du centaure Nexus, ne peut s'enlever qu'au prix d'affreuses et déchirantes douleurs et, comme les fameuses et diaboliques Chaussures Rouges, vous entraîne au fond du précipice.

Le discours politique libertaire de gauche suggéra à un moment qu'il s'agissait de mimétisme et de subversion. Mimétisme de protection, car en ressemblant au corps hétérosexuel, le corps gay devenait invisible, se soustrayant ainsi à toute reconnaissance, et donc à toute tentative de répression. Subversion, car si le mec d'à côté aux gros bras, comme moi, s'avère être homo, les repères sont alors brouillés (pour qui, la réponse ne fut jamais donnée). Peut être.

Cependant, il existe des milliers de manières différentes de se costumer, de se camoufler, et les images de l'hétérosexualité sont diverses. Pourquoi alors cette concentration répétée sur des images de force, de cuir et de sport, des images d'endurance ?

Regardons une photo du groupe Village People, qui fit tant pour la popularité du costume homo vers 1978. Les types représentés sont : le soldat, le policier, le cow-boy, l'indien, l'homme de cuir et le travailleur en bâtiment. Tous ces costumes évoquent la puissance et la force, la dureté, l'infailibilité, l'endurance. C'est que ces costumes sont associés à une technologie, à des outils, et représentent donc une valorisation et une attraction de la connexion machiniste. Manière de camoufler l'identité naturelle biologique, et, partant, son imperfection. Manière, aussi, de faire que ce soit l'objet qui prenne le désir en charge et le porte. Plus d'angoisse, certes, devant l'imprévisibilité de la vie, mais plus d'intimité existentielle non plus. Le corps gay choisit donc de se représenter en puissance, et, surtout, en mouvement, car ce qui compte n'est pas le voyage (exploration de la sensualité par exemple), mais de ne pas rester sur place. C'est l'attraction de l'accouplement, relancé par l'objet technique, comme source de vitesse et réserve de puissance⁵. Or la puissance est toujours meurtrière. Dans ce désir de camouflage, il faut alors prendre en compte la pulsion d'agression (et son expression) qui nous habite tous, en se rappelant que les cannibales ne dévorent que ceux qu'ils aiment.

D'autre part, il semble que le mimétisme fonctionne d'une manière bien particulière. Ce serait plutôt l'environnement qui essaye d'englober et d'harmoniser ses composants, comme un grand œil magique (l'oeil de Dieu ?)⁶. En retour, les composants s'alignent dans la fascination d'être vus, comme des points sur un tableau.

Quant à la subversion, les hommes hétérosexuels n'ont qu'une seule anxiété, concernant l'intégrité de leur corps, et qui est que quelque chose puisse s'insérer dans leurs fondements. Dans toutes les sociétés, la pénétration anale⁷ d'un homme par un autre homme a toujours été vécue comme un passage de la masculinité à la féminité (pour celui qui est pénétré), donc comme une chute, une perte, une dévalorisation de la personnalité et du statut social, sauf si cela se produisait à l'intérieur d'un rituel précis et bien établi⁸. Se retrouver du mauvais côté de la barrière, telle est, pour tous les hommes, la peur de la Castration, la menace de sa marque, et qui révélerait une désobéissance et une incomplétude.

D'autre part, puisque seul ce qui est fermement posé peut être subverti, le concept de subversion des sexes présuppose implicitement qu'il y a une identité sexuelle à déstabiliser, mais rien n'est moins sûr qu'une identité, sinon nous n'aurions pas la simagrée de la différence des sexes et tout son charivari: d'un côté femme, mère, gauche, humide, mou, lunaire, et de l'autre, homme, père, droite, sec, dur, solaire, etc. Ces axes de division n'expriment pas des différences de psychés, mais, bien au contraire, constituent des structures a priori, des complexes, à l'intérieur desquels il nous faut tous trouver une niche, qui nous permet d'acquérir une différence, parce qu'au départ, tout est plutôt indifférencié, comme dans une soupe primordiale, une entropie généralisée, qu'elle soit faite de boue ou de quarks. Le corps ne tire donc pas son existence du biologique, mais de signes et de marques: mots, noms, habits, bijoux, tatouages, cicatrices, etc. Ce sont là des accessoires destinés à interrompre la psyché dans son mariage fatal avec elle-même, et à permettre l'existence d'une distance convenable entre soi et soi, entre soi et les autres⁹. Trop près et vous vous noyez. Trop loin et tout ce que vous entendez est un écho dénué de sens. Certes, on ne peut nier qu'essayer de boucher le vide de cette distance est une tentation et que cette tentation garde toute son attraction. La plupart d'entre nous se promèneront sur son bord, mais pas plus, tandis que le névrotique y tombera et se retrouvera pris dans la glu de ses identités et de ses rôles. Et s'il y a bien quelque chose qui pourrait s'appeler identification, toujours narcissique, par nature, en ce que ce qui est recherché dans le dehors est au bénéfice exclusif du dedans, ce n'est pas du tout la même chose qu'une identité, qui est au mieux une croyance, et au pire une fiction.

Etre, c'est être regardé et, en retour, être regardé c'est exister. Je demande à un autre de me dire qui je suis, au sens de ce que je pourrais être. Requête d'une confirmation qui est une confirmation déguisée d'une requête. Inclus dans le champ du regard de l'autre, je fais alors partie de son espace et ainsi, de son savoir. J'acquiesce alors une intégrité, une complétude, qui fait que le biologique se retrouve subordonné à une relativité sociale. Le dehors a défini le dedans, et d'absence, je deviens présence et acquiert un signe de reconnaissance, un jeton de validité, de rang social. D'échange donc, ou au moins, de sa possibilité. Assomption joyeuse vers l'unité, la maîtrise et la liberté.

Mais cette maîtrise, dans sa persistance et son endurance obstinée, telle qu'elle est exécutée par nos Gay Athlètes (par tout le monde, en fait, si on y pense), est elle une expression concrète de l'effort suprême métapsychique qu'il est possible à un être humain d'accomplir ?¹⁰, ou bien s'agit il d'un symptôme, c'est à dire d'un morceau de savoir qui ne peut être dit, non de par sa nature, mais simplement parce qu'il n'y aurait aucun symbole pour l'exprimer ? Car la plus grande peur de tout homme, n'est ce pas d'être confondu avec cet « autre sexe », d'être pris pour une femme, et de voir se lever le rideau qui cache le vide dont il vient ?

Cette activité qui semble nous procurer nos sensations corporelles les plus vives et les plus agréables est, en même temps, cette même activité qui nous donne une conscience directe de notre condition, puisque c'est de notre impossibilité à être immortels que surgit la nécessité de notre sexualité. Voilà pourquoi on ne peut guère montrer de surprise envers l'état de ratage constant qui caractérise nos rapports avec nos organes sexuels, avec la sexualité elle-même (une victoire temporaire incertaine), la mort (une défaite assurée pour toujours), et les uns avec les autres, de manière plus générale. Dans ce contexte, l'oubli total de soi ou la petite mort réputée s'emparer de notre être au moment de l'orgasme¹¹, est un moindre rappel de ce qui se passerait si la grande mort avait lieu. D'où le besoin de l'érection, de la mise en place d'un corps tout puissant, avec sa solide, turgescente et phallique magnificence. Comme un bouclier d'armes. Comme un barrage contre les eaux de la mort. Fantasme d'une puissance éternelle que le théâtre continu de la flaccidité et de la tumescence, de la mort et de la vie n'affecterait pas. Répétition de ce moment initial et merveilleux, lorsque cette petite chose se révéla posséder une volonté propre, ne manquant pas d'être impressionnante, impliquant une 'suspension apparente de lois de la gravité'¹². Dur à jamais, en une exhibition incessante de soins et d'amour envers ce représentant du moi, élu, promu et entretenu dans le but de dénier une 'insupportable légèreté de l'être'¹³, comme une prothèse robotique. Volonté d'éclipser une réalité douloureuse. Car si présentement 'chaque homme court le risque de devenir le premier immortel'¹⁴, un risque d'une attraction passionnante, c'est au prix d'avoir à goûter la mort afin de pouvoir goûter à la vie.

Et comme ils affrontent bravement le monde avec le fantasme d'une poigne si ferme qu'elle pourrait broyer la mort elle-même, nos Gay Athlètes ne semblent pas s'apercevoir que s'ils se retournaient, même brièvement, le monde pourrait entrevoir, néanmoins, ce vide qu'ils sont si occupés à recouvrir, tout comme les femmes recouvrent leur visages de maquillage, comme lors d'un bal masqué, où il s'agit principalement de montrer afin d'être vu par les autres afin d'être vu par soi-même. C'est en cela que réside le plaisir de se regarder étant vu. Et plus la couche de maquillage est épaisse, ou plus frénétique est son application, et plus elle révèle la nature illusoire de cette poigne solaire, en ce qu'elle échoue à cacher l'ombre lunaire de la cassure qui les marque, tout comme chacun d'entre nous. 'Ah, ne pas être né', comme disait Oedipe ! Et apercevant cette nudité voilée, que pouvons nous faire d'autre, puisqu'elle nous rappelle la notre, que de nous déclarer fascinés et, en retour, voiler cette fascination avec l'habit de l'esthétisme? Il y a toujours le risque, bien sûr, que si le masque ou le voile étaient soulevés, vous ne trouveriez pas ce que vous cherchiez. Quelle horreur, comme disait Cocteau, ce n'était pas lui, et ce n'était pas moi.

'Et dis leur, à ces enfants d'Uranus, que je t'ai dit de leur dire que je veux qu'ils se musclent'. Tel aurait pu être l'un des commandements que Moïse reçut de Dieu, au vu de la ferveur et de l'acharnement avec lesquels se pratique l'entraînement musculaire chez les célestes¹⁵. Et comme on connaît bien l'effet d'excitation sexuelle qui se produit dans le corps lorsqu'il est soumis au mouvement, nous pourrions avancer que là est le dividende qui s'obtient en obéissant à ce qui prend valeur d'exhortation religieuse.

Murmurée à l'oreille, peut être, alors qu'elle berce son enfant, par une Mater que l'efficacité du génome masculin a laissé songeuse: montre moi ce que moi je n'ai pas vu. Ou entendu de la bouche d'un Pater trop affectueux, et dont il faudrait se démarquer, en lui offrant ce qu'il n'a plus.

A force, ces pectoraux poussent et grossissent, au point de ressembler à des seins. Et Jean devient votre tata. Bientôt, nous verrons probablement apparaître dans les boutiques des soutiens-gorge pour hommes. Et qui sait, avec un peu de chance, de cette chance qui semble régner dans l'ordre quantique, ça pourrait finir par donner du lait. Ce qui nous renverrait du côté de Rémus et Romulus. Vous voyez ce que je veux dire, non ?

NOTES

¹ Le Monde du 21 Juin 1996 consacre sa colonne de gauche en première page à un sondage sur l'attitude envers les couples homosexuels. Au Royaume-Uni, une société de marketing s'est spécialisée dans le ciblage des habitudes de consommation de la communauté homo ; elle prépare actuellement un census de la population Gay (Cf <http://www.idresearch.co.uk>)

² Dans les tribus du Moyen-Orient, le moi est à l'intérieur du corps, et seuls les mots peuvent porter atteinte à son intégrité. Cf Edward T. Hall, *La Dimension Cachée*, traduit par Amélie Petita, Seuil, Paris, 1971.

³ Un esprit sain dans un corps sain. Juvenal.

⁴ Cf Otto RANK, *The Trauma of Birth*, Dover Publications, New York, 1993.

⁵ Cf Paul Virilio, *Esthétique de la Disparition*, Balland, Paris, 1980.

⁶ Cf Jacques Lacan, *Séminaire XI*, Seuil, Paris, 1990. Une récente découverte supporte cette notion, à savoir que 'pratiquement l'ensemble des tableaux ont été peints avec un oeil du sujet au centre de la toile' (*The Sunday Times*, Londres, 19 July 1998 – notre traduction). Ceci veut dire que dans ce centre, et bien avant que le peintre ne commence de peindre ou de regarder, il y a déjà un œil qui s'y trouve et qui vous regarde et vous fascine. On pourra aussi penser à une expression telle que « le mauvais œil », et à la courte distance sémantique qui sépare « jeter un œil » de « jeter un sort ».

⁷ Ou sa menace, telle qu'elle peut s'exprimer à travers les insultes, ou par la gestuelle de l'index tendu ou du bras d'honneur.

⁸ Comme dans la relation erastes-eromenos de la Grèce ancienne, en imitation des dieux, et dans laquelle il y a transfert du savoir (Cf J. K. Dover, *Greek Homosexuality*, Vintage Books, New York, 1980). Ceci en parallèle avec les récits anthropologiques de rites d'initiation, où un adulte donnera son sperme à un jeune par sodomisation, lui permettant ainsi de devenir, à son tour, fertile. Notons cependant que dans l'Inde ancienne, la pénétration anale est vécue comme une délivrance des facultés créatrices et mystiques, donc une action positive (Cf Colin Spencer, *Homosexuality: A History*, Fourth Estate, London, 1995).

⁹ Sur le mythe de la distance tel qu'il est ritualisé par les Mandans, Cf Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie Structurale*, Plon, Paris, 1996.

¹⁰ Sigmund Freud, *The Moses of Michelangelo*, in *The Freud Reader*, edited by Peter Gay, Vintage, 1995. [notre traduction].

¹¹ A-t-on pu jamais décrire ce moment de manière adéquate ?

¹² Dr Federn, cité in Sigmund Freud, *The Interpretation of Dreams*, Allen & Unwin, London, 1967. [notre traduction].

¹³ Milan Kundera.

¹⁴ José Luis Borges.

¹⁵ Traduction littérale d'un ancien mot grecque pour homosexuel..